

BULLETIN
DES
ARMÉES
DE LA
RÉPUBLIQUE
Réservé à la Zone des Armées



Beuward Maudin

Mercredi

10

OCTOBRE

St Pinyte

Le soleil se lève à 6 h. 4 et se couche à 17 h. 11; la durée du jour est de 11 h. 7 le 10 octobre et de 10 h. 53 le dimanche 14 octobre.

La lune se lève à 0 h. 11 et se couche à 14 h. 46. Nouvelle lune le 16 à 2 h. 41.

Température normale: 10°9.

Fêtes à souhaiter dans la semaine : jeudi, saint Gomer; vendredi, saint Séraphin; samedi, saint Édouard; dimanche, saint Calixte; lundi, sainte Thérèse; mardi, saint Gall.

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

DU 30 SEPTEMBRE AU 6 OCTOBRE 1917

Grande activité des deux artilleries sur la rive droite de la Meuse et sur le front de l'Aisne. Des détachements ennemis, qui ont tenté d'aborder nos tranchées sur différents points du front, et notamment au nord de Berry-au-Bac, dans le secteur de Forges, au nord de Brayes-en-Laonnois, dans la région d'Ailles, dans le secteur de Beaumont, entre la côte 304 et Samogneux — ont été partout aisément repoussés.

De notre côté, nos détachements ont fait plusieurs reprises des incursions dans les

lignes ennemies et ramené du matériel et des prisonniers.

En représailles des bombardements effectués par les Allemands sur Dunkerque, Bar-le-Duc et Toul, nos avions ont bombardé les villes de Stuttgart, Trèves, Coblenz, Baden et Francfort-sur-Mein. En outre, plusieurs milliers de kilogrammes d'explosifs ont été jetés sur les dépôts de Roulers, les gares de Metz-Sud, Woigny, Thionville, l'aérodrome de Chambley, les bivouacs de Spincourt, de Tilly, etc.

Front britannique.

Les Anglais ont lancé, le 4 octobre, sur un front de 13 kilomètres au sud de Tower-Hamlet à la voie ferrée d'Ypres à Staden (nord de Langemark) une attaque qui a entièrement réussi. Nos alliés ont atteint tous leurs objectifs, conquis des positions très importantes. Le chiffre des prisonniers actuellement dénombrés atteint près de 5,000.

Les pertes subies par l'ennemi ont été extrêmement élevées. Depuis le 20 septembre, il a laissé entre les mains des Anglais plus de 9,000 prisonniers.

En Mésopotamie.

Après avoir progressé dans la nuit du 27 au 28 septembre, les troupes anglaises ont attaqué, le 28 au matin, les positions avancées de l'ennemi, à Mushaid (à 4 milles à l'est de Ramadie). Nos alliés se sont emparés d'une grande quantité d'armes, de munitions et de matériel, et ont fait plusieurs milliers de prisonniers dont Ahmed bey, le commandant des forces turques.

PERMISSIONS ET CONGÉS

Pour répondre à de nombreuses questions qui nous sont posées par des mobilisés dont les femmes sont employées dans des établissements militaires, nous publions un extrait de la circulaire ministérielle du 6 septembre dernier.

Les employées et ouvrières régies par le décret du 26 février 1897, lorsqu'elles auront trois mois de service, bénéficieront, si elles sont au salaire journalier, d'une bonification égale à un sixième de leur salaire quotidien, afin d'être placées, au point de vue du salaire, dans les mêmes conditions que le personnel à traitement mensuel.

Le paragraphe VII du titre I^{er} de l'instruction A, du 24 janvier 1900, intitulé : « Assimilation des accouchements aux maladies », et la notification du 19 octobre 1907, sont abrogés et remplacés par les dispositions ci après :

« Toute femme employée depuis plus de six mois dans un établissement militaire aura droit, en cas d'accouchement, à son salaire entier, pendant quatre des huit semaines que comprend la période d'accouchement, et au demi-salaire pendant les quatre autres semaines.

« A l'expiration des huit semaines susindiquées, l'accouchée, si elle est auxiliaire ou commissionnée, peut, en cas d'indisponibilité absolue, obtenir la fraction de salaire visée à l'article 19 du décret du 26 février 1897, pendant une période qui ne peut dépasser six mois, y compris la période d'accouchement.

« Les femmes ayant plus de six mois de présence à l'établissement, qui voudront nourrir au sein leur enfant, auront droit, à l'expiration des huit semaines indiquées, à un congé de trois mois avec demi-salaire. Ce congé peut être prolongé, sur avis du médecin chargé du service médical de l'établissement, jusqu'au sevrage de l'enfant, par des congés successifs à quart de salaire. Le médecin de l'administration, en vue de l'avis qu'il a à émettre, se concertera, s'il le juge à propos, avec le méde-

cin qui donne ses soins à l'enfant. Le directeur de l'établissement statuera.

« Il est bien entendu que les allocations de salaires attribuées en vertu de l'alinéa qui précède ne pourront, en aucun cas, se cumuler avec celles prévues, en cas de maladie, par l'article 19 du décret du 26 février 1897. »

Les femmes de mobilisés auront droit à des congés payés, d'une durée égale à celle des permissions de détente obtenues par leur mari. Ces congés leur seront accordés sur une simple déclaration; mais, en vue d'une vérification, la femme devra remettre, à sa rentrée, au chef de service de l'établissement, le certificat qui aura été délivré à cet effet au mari, lors du visa de sa permission.

Décret relatif aux mises en sursis

DISPOSITIONS DÉFINITIVES

Par décret présidentiel en date du 5 octobre 1917 (Journal officiel du 6 octobre) :

Art. 1^{er}. — Les hommes de troupe du service armé des classes 1903 à 1914 inclus ne pourront être placés en sursis que s'ils appartiennent à l'une des professions désignées dans le tableau annexé au présent décret.

La durée de ces sursis ne pourra, en règle générale, dépasser trois mois. Elle ne pourra, en aucun cas, être supérieure à un an.

Art. 2. — Le décret du 24 septembre 1917 est abrogé.

PROFESIONS POUR LESQUELLES DES SURSIS PEUVENT ÊTRE ACCORDÉS AUX HOMMES DES RÉSERVES DU SERVICE ARMÉ DES CLASSES 1903 A 1914.

Construction de machines agricoles. Meunerie. — Minoterie. Sucrierie. — Fabrique et raffinée de sucre.

Fabrication de produits pharmaceutiques. Fabrication d'engrais. Fabrication du gaz et du coke. Raffineries de pétrole, fabrication d'essence. Fabrication d'extraits tanniques. Fabrication du papier.

Filatures et tissages (laine, coton, textiles). Fabrication d'équipements militaires. Fabrication d'objets de pansement. Fabrication d'instruments de chirurgie et d'orthopédie.

Construction de machines. — Outillage industriel.

Fabrication d'instruments de précision. Entreprise de distribution d'eau.

Verrerie. — Fabrication d'objets en verre (verres d'optique, thermomètres, etc.).

Compagnie de câbles télégraphiques. Entreprise de chemins de fer et tramways.

Construction de matériel de chemin de fer. Navigation maritime et fluviale.

Construction et réparation de navires. Fonctionnaires et agents de l'Etat.

Français se rendant ou résidant à l'étranger ou aux colonies.

RÉPARTITION DES CLASSES

Le tableau de répartition des classes, à dater du 1^{er} octobre 1917, s'établit comme suit :

ARMÉE ACTIVE. — Classes 1915, 1916, 1917 et, par appel anticipé, classe 1918.

RÉSERVE DE L'ARMÉE ACTIVE. — Classes 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914.

ARMÉE TERRITORIALE. — Classes 1897, 1898, 1899, 1900, 1901, 1902, 1903.

RÉSERVE DE L'ARMÉE TERRITORIALE. — Classes 1891, 1892, 1893, 1894, 1895, 1896 et, à titre exceptionnel, classes 1887, 1888, 1889, 1890.

La classe 1915 passera dans la réserve de l'armée active le 15 décembre 1917.

LA FOURRAGÈRE

La fourragère a été conférée par le général commandant en chef les armées du Nord et du Nord-Est en exécution des prescriptions contenues dans la circulaire ministérielle n° 3095 D, du 21 avril 1916, avec l'énoncé des citations d'ordre, obtenues par :

LE 68^e BATAILLON DE CHASSEURS À PIED

Le 3 septembre 1916, sous l'énergique impulsion du commandant DUPONT, a enlevé, après une lutte acharnée de deux jours, un village formidablement organisé, s'est emparé de 150 prisonniers et de trois mitrailleuses. — (Ordre 399 du 9/10/16, ... armée.)

Après s'être fait remarquer par sa belle conduite à Cléry, vient encore, sous le commandement de son chef, le commandant DUPONT, de se distinguer lors des attaques des 30 et 31 juillet 1917, en enlevant d'un seul élan tous ses objectifs en s'y maintenant malgré les mitrailleuses, les bombardements et des contre-attaques répétées d'un ennemi tenace. A, au début de sa progression, franchi en rampant des fils de fer incomplètement détruits sous le feu du canon ennemi et ne s'est relevé que pour courir à l'assaut sans s'arrêter. A fait 83 prisonniers dont deux commandants de compagnie et pris six mitrailleuses. — (Décision du général commandant en chef du 26 août 1917.)



LES ANGLAIS A L'ASSAUT DE L'ORIENT

Les Anglais viennent d'inaugurer la campagne d'automne en Asie par une opération qui complera parmi les plus beaux faits d'armes de la guerre. Admirablement préparée par le commandement, conduite par les troupes avec une fougue magnifique, le succès, en attendant ses développements futurs, apporte une juste récompense à la ténacité de la nation.

La ténacité : la vertu britannique par excellence, celle qui a fait la fortune de l'Angleterre, celle que l'on retrouve à toutes les pages de la prodigieuse épopée que nous vivons. C'est la ténacité qui a fait surgir des vaillantes cohortes de French les formidables légions de Douglas Haig. C'est la ténacité qui a gagné à la conscription le peuple le plus épris de liberté. C'est la ténacité qui a résisté au chantage sous-marin. C'est la ténacité qui oppose le mépris, plus encore que l'indignation, aux assassinats de l'air. Mais cette qualité n'a peut-être pas à son actif de titre plus brillant que d'avoir conjuré le désastre qui a été si près d'accabler l'expédition d'Asie.

Cette expédition, elle avait commencé un peu au petit bonheur. Dès l'entrée en guerre de la Turquie, les chefs anglais songèrent à agir dans l'Orient moyen. L'idée était bien de gens habitués aux vastes concepts coloniaux et l'esprit toujours tendu vers le Golfe Persique, ce fossé de la défense de l'Inde. Notez qu'il n'en était pas de plus logique.

La Mésopotamie aurait été à elle seule une proie infiniment tentante. Peudepays offrent plus de richesses latentes dans leur sol et leur sous-sol. Nos alliés le savaient mieux que personne puisqu'ils avaient engagé la lutte, non sans succès, pour disputer aux Allemands les grains et les pétroles de cette région privilégiée. Il y avait donc une partie à soutenir.

Il y avait plus encore un grand coup à

porter à l'influence allemande. La Mésopotamie, c'est Bagdad, c'est le fameux chemin de fer entrepris pour atteindre les portes de l'Asie et pousser le *Drang nach Osten* jusqu'aux abords de l'Inde. Pas un instant les Anglais ne s'étaient mépris sur la gravité de cette menace. On sait avec quelle obstination ils se sont opposés à la prolongation de la ligne allemande jusqu'à la mer. On sait moins qu'au printemps 1914, à la veille de la guerre, ils ont reculé au dernier moment devant la signature d'un accord qui assurait la réalisation de la majeure partie des visées germaniques. C'est de ce jour que les Allemands ont décidé d'entraîner les Turcs dans la lutte. La riposte britannique était donc bien, dans son inspiration, décisive.

Ce n'est pas le moment de revenir sur les erreurs qui auraient pu compromettre l'œuvre irrémédiablement, si la ténacité d'Albion n'avait trouvé dans les coups du sort le plus rude mais le plus impérieux des stimulants. Il faut reconnaître que l'entreprise était singulièrement ardue. Dès le début de l'automne 1914, l'Angleterre était obligée de faire appel au concours des troupes les plus éprouvées de l'Inde. Les disponibilités restant pour une entreprise coloniale étaient restreintes. Il fallait organiser tout un système de ravitaillement par voie fluviale, dans des conditions particulièrement défavorables, puisque le Shatt-el-Arab est un marécage et que le Tigre, fleuve à courant rapide en pays tropical, est tantôt un torrent, tantôt un simple filet d'eau, navigable à peine pendant quelques mois, à l'automne et au printemps. Ajoutez la rigueur d'un climat meurtrier pour les contingents européens.

Malgré ces difficultés, la campagne avait commencé dans les conditions les plus heureuses, et peut-être n'aurait-elle pas connu d'épreuves si la griserie des premiers succès et une hâte excessive de pallier à l'évacuation des Dardanelles n'avaient conduit au désastre de Kut-el-Amara. D'autres se so-

raient rebuts, d'autant que la fortune ne favorisait guère les entreprises excentriques des Alliés. Les Anglais se sont acharnés. Ils ont envoyé des renforts, réorganisé complètement leur corps expéditionnaire, construit un chemin de fer léger. Le printemps dernier vit le brillant couronnement de cet effort, la reprise de Kut et la chute de Bagdad.

La trêve de l'été est venue interrompre la campagne si brillamment conduite par le général Maude, donner aux deux parties le temps de réfléchir et de préparer de nouveaux plans. Que verrait-on ensuite ? La question était d'autant plus intéressante que bien des facteurs se modifiaient au cours de ces derniers mois. La prise de Bagdad pouvait être considérée par les Anglais comme la réalisation d'un objectif parfaitement définitif. La révolution russe a réagi sur la situation militaire, par les répercussions qu'elle a eues en Arménie et en Perse. Surtout, il fallait prévoir l'éventualité d'une réaction ennemie.

L'offensive du général Maude avait été un coup très dur pour les Turcs, plus sensible encore pour les Allemands qui ne subissaient pas seulement une perte de prestige, mais voyaient menacée l'œuvre de dix années, la plus grande espérance de leurs rêves d'expansion. L'impression était d'autant plus vive que l'échec n'était pas isolé. Au moment même où Bagdad tombait, les troupes d'Egypte sortaient de la stricte défensive où elles s'étaient maintenues pour la garde du canal de Suez. Sir Archibald Murray s'emparait de la presqu'île du Sinaï par une série de coups de main rapides, et s'avancait en Palestine, refoulant les corps de Djemal jusque devant Ghaza. Cette offensive était d'ailleurs favorisée par le soulèvement arabe de La Mecque, qui menaçait la domination ottomane dans les lieux saints de l'Islam.

Tous ces éléments de péril ne pouvaient manquer de causer de sérieuses alarmes à Constantinople et des appréhensions à

berlin. C'est donc sans aucune surprise que l'on a appris, il y a quelques semaines, que l'Allemagne, cédant à de pressantes instances d'Enver pacha, se préparait à épauler



sérieusement la Turquie. On parlait d'importantes fournitures de matériel, d'envoi de contingents autrichiens et même Allemands. Pour reprendre la succession de von der Goltz, fortement compromise par Liman von Sanders, le nom de Mackensen avait été prononcé dans le désarroi qui suivit la chute de Bagdad. En fin de compte, c'est Falkenhayn qui est apparu sur la scène de l'Orient; Falkenhayn, le successeur de de

Moltke à la tête du grand état-major, le favori du kaiser, dont on a exalté les succès roumains pour tâcher de faire oublier le piteux avortement de Verdun. Il s'était éclipsé depuis la prise de Bucarest. On avait bien signalé sa présence un moment dans le Trentin, alors que l'état-major du kaiser envisageait peut-être la reprise de la manœuvre arrêtée l'an dernier par l'offensive de Broussiloff. De Trente à Stamboul, il y a loin.

Falkenhayn a débarqué sur le Bosphore au gros de l'été. Son arrivée a coïncidé avec le départ pour Berlin du commandant de l'armée de Syrie, Djemal, le principal rival d'Enver. Que s'est-il passé depuis? On a parlé de la préparation d'une grande offensive, soit vers Suez, soit vers Bagdad. Puis, l'affaire a paru abandonnée, faute de temps et de moyens matériels. Il a été question aussi de la destruction par une catastrophe — accident ou attentat — de la réserve de munitions constituée à la gare d'Haïdar-Pacha, la tête de ligne du Bagdad-Bahn sur la côte d'Asie et gare de Constantinople. Certaines dépêches ont signalé un

rapport très pessimiste de Falkenhayn concluant à l'impossibilité de toute offensive sérieuse en raison de l'épuisement et peut-être du fatalisme des survivants de l'armée ottomane.

Il ne faut pas oublier que cette armée a été soumise à de rudes épreuves. Elle a fait toute la campagne de Gallipoli. Elle a entrepris deux campagnes infructueuses contre l'Egypte. Elle a subi les désastres

d'Arménie et de Mésopotamie. Elle a fourni des contingents importants pour la Roumanie et a soutenu la plus large part de l'effort de Bothmer en Galicie. Ne négligeons pas les maladies et la mauvaise organisation que l'administration allemande n'a pu extirper de Turquie. Il y a là des éléments intéressants que les Anglais ont su exploiter, car ils ont su prendre les devants.

L'opération qui s'est déroulée du 27 au 28 septembre, peut s'expliquer très brièvement. Un corps turc, commandé par le général Ahmed, se trouvait à une centaine de kilomètres à l'ouest de Bagdad, sur l'Euphrate. La position était couverte par les hauteurs de Mushaid, à sept kilomètres à l'est de Ramadie. Par une offensive très rapidement menée, avec le concours des troupes montées, le général Maude a réalisé l'effet de surprise complet, si difficile à obtenir dans les conditions de la guerre moderne. Les hauteurs de Mushaid ont été enlevées le 28, puis l'ennemi tourné par sa droite, acculé au fleuve, tant et si bien qu'après deux jours d'efforts vains pour se déprendre, le général, son état-major et la presque totalité des survivants sont tombés entre les mains des Anglais.

Il faut attendre maintenant la suite des opérations, en tenant compte de la brièveté de la saison ouverte à l'offensive. La période hivernale, favorable aux mouvements par température modérée, l'est beaucoup moins aux ravitaillements fluviaux. Il est vrai que le chemin de fer peut maintenant suppléer dans une assez large mesure aux défaillances de la voie d'eau. Surtout on ne doit pas perdre de vue que la campagne de Mésopotamie n'est pas isolée. Elle n'est qu'une des branches de la tenaille dans laquelle les Anglais cherchent à broyer la résistance turque en Asie. L'autre branche vise la Syrie où l'armée, placée maintenant sous les ordres du général Allenby, qui partage avec le général Gough la gloire de la dernière victoire d'Arras, brûle de partager les lauriers de la phalange du général Maude.

SAINT-BRICE.



Vous avez tous connu, avant la guerre, ces bouteilles minces, au goulot effilé, portant le nom de crus fameux des bords du Rhin et dont le contenu était d'autant plus apprécié qu'il était vendu à un prix fort élevé.

Peut-être vous êtes-vous demandé, en portant le verre à vos lèvres, comment les côtes du Rhin, avec leurs quelques centaines d'hectares de vigne, pouvaient aisément alimenter, dans le monde entier, tant de tables de restaurants à la mode?

Aujourd'hui, en cette époque de vendange, au moment où le paysan d'Alsace, un petit tonnelet en bandoulière, grimpe au flanc

des côtes pour couper les grappes de sa vigne, il faut rétablir la vérité et rendre aux provinces perdues une réputation que les Boches leur ont volée.

En effet, le vin du Rhin n'est, en grande partie au moins, que du vin d'Alsace.

L'Alsace, avec son climat tempéré, ses étés ardents, son automne chaud, ses côtes abritées, ses rampes montagneuses exposées au soleil levant, son sol fertile richement minéralisé, est admirablement propice à la culture de la vigne.

Aussi, sur une superficie totale de 1,451,307 kilomètres carrés, le Reichsland en compte un peu plus de 33,000 affectés à la culture du précieux arbuste à vin.

Sur un ensemble de 1,705 communes, on trouve des ceps dans 1,003 localités, et, parmi ces dernières, 184 sont essentiellement vinicoles.

L'Alsace donne surtout du vin blanc; la Lorraine fournit du vin rouge. La limite d'altitude est d'environ 235 mètres. La production moyenne est chaque année d'environ 700,000 hectolitres.

Les vins les plus réputés sont ceux de

Thann, Guebwiller, Turkheim, Ribeauvillé, Riquevillier, Saint-Hippolyte, Ottrott, etc. Napoléon I^{er} avait une prédilection marquée pour le vin de Wolxheim.

Avant la guerre, dès que la vendange était terminée dans la « Terre d'Empire », les marchands allemands achetaient la récolte, et après avoir procédé à de savants mélanges, inondaient le marché mondial de prétendus vins du Rhin qui renfermaient du vin d'Alsace dans la proportion des neuf dixièmes.

Lorsque nous aurons recouvré les provinces perdues en 1870, nous pourrions donc continuer à boire, à des prix beaucoup plus abordables, le contenu des longues bouteilles, en nous contentant d'en changer les étiquettes et de leur rendre les noms qu'elles n'auraient pas dû cesser de porter.

Quant aux crus de qualité moindre, bien loin de venir concurrencer notre vin du Midi, ils seront au contraire fort utiles pour faire des coupages excellents avec les produits des plaines de Narbonne ou de Béziers.



Il illustre par sa gloire militaire, l'éclat de ses fêtes et de sa poésie, le faste de ses chevaliers, la patrie polonaise est plus célèbre encore par ses malheurs. Depuis un siècle et demi partagée entre la Prusse, la Russie et l'Autriche, en tant que corps politique la Pologne n'existe plus. Et au cours de cette guerre, les batailles, le pillage, l'invasion allemande l'ont sans cesse opprimée et dévastée. Mais voici le miracle. C'est au moment même où elle subit ces calamités que la Pologne ressuscite. Pour attester que cette résurrection n'est point un leurre, une armée polonaise s'apprete, qui groupera autour de l'étendard polonais de nombreuses divisions et qui, automne aux côtés des troupes françaises, belges, anglaises et américaines, combattront pour la liberté du monde et l'avenir de son pays.

Le 4 juin dernier, un décret a institué une mission franco-polonaise qui, sous la haute direction du général Archinard, organise cette armée.

En effet, la Pologne, déchirée, asservie, rayée de l'Europe, s'est dispersée par le monde. Ses fils, en nombre considérable, ont gagné la France hospitalière ou les libres contrées américaines. Ici comme là-bas, ils sont demeurés fidèles à leurs traditions, à leur langue, surtout à leur amour de la patrie infortunée. Et vraiment, jusqu'aujourd'hui, la Pologne a continué de vivre en quelque sorte une vie spirituelle, dans les âmes de ses enfants.

Les principaux contingents de la future armée viendront d'Amérique. On estime à plus de cinq millions les Polonais du Nouveau-Monde.

Aux États-Unis et au Brésil, deux missions polonaises mènent la propagande en faveur du recrutement.

Elles ont suscité, dans la population polonaise, un vif enthousiasme. Si des raisons d'ordre militaire empêchent qu'on ne précise des chiffres, il est permis de dire que les volontaires se sont inscrits en foule sur les listes d'enrôlement. Originaires des trois tronçons de la Pologne, ils n'hésitent pas entre les belligérants. Issus de Galiciens, de Mazoviens ou de Posnaniens, ils savent qu'ils peuvent s'entendre avec les Alliés qui luttent pour l'indépendance des nations, mais que le Germain est leur éternel ennemi.

L'armée polonaise s'est tout de suite gagnée l'adhésion en masse des « Sokols » qui se sont créés en Amérique à l'imitation des « Sokols » tchèques. Ces sociétés si curieuses, dont le nom signifie « les faucons », sont particulières à la race slave. Ne se donnant, officiellement, que pour des sociétés de gymnastes, les Sokols américains réunissent, dans la réalité, presque toute la jeunesse polonaise de là-bas et entretiennent sa ferveur patriotique. Un détail significatif en révèle le caractère. Au milieu de la démocratie américaine, si confiante, naguère, dans la paix universelle, les Sokols, eux, se vouaient à un travail de préparation militaire; loin de l'Europe, ces jeunes hommes, après tant d'années, ne renonçaient pas au rêve de se battre enfin, pour restituer la Pologne des Jagellons et de Jean Sobieski.

La France a décidé d'affecter dès maintenant à l'armée de la Pologne tous ses soldats de souche polonaise. Ces vétérans de la guerre, parmi lesquels un grand nombre proviennent de notre légion étrangère, formeront des cadres excellents. Près du Mans, au camp de Sillé-le-Guillaume, ils sont instruits et entraînés en vue de leur tâche prochaine. Nos alliés donnent également à leurs sujets de race polonaise toutes facilités de rejoindre l'armée nouvelle.

l'Armée polonaise



On a traduit pour elle en polonais le règlement et le commandement de l'armée française. Les nécessités tactiques s'opposaient à ce que l'on reprenne tous les vieux usages

polonais. On a seulement conservé le salut militaire à la polonaise, dans lequel les deux premiers doigts joints se portent horizontalement au côté droit de la coiffure. De même les soldats polonais seront vêtus d'un uniforme analogue au nôtre. Toutefois leurs pattes d'épaules et leurs casques seront marqués de l'emblème national: un aigle blanc sur fond amarante; et les officiers auront, en outre, sur le côté droit de la poitrine, une plaque d'argent pourvue du même insigne. La coiffure de repos est nettement polonaise: de fond large et carré, assez haute: elle ressemble à l'ancienne shaspska des lanciers. Quelques officiers anglais ou français seront admis à servir dans l'armée polonaise, mais au titre étranger.

L'amitié, entre la France et la Pologne, est immémoriale. Au cours des siècles nous lui avons envoyé des moines, des poètes et des rois. Elle nous a donné des reines, des soldats, des artistes. Louis d'Anjou, l'évêque Montluc, Henri III, Saint-Amand, Regnard, Marie Leczinska, Kosciuszko, Poniatowski, Chopin, autant de noms fameux qui, parmi bien d'autres, évoquent ce passé. La ruine de la Pologne excita chez nous un sentiment mêlé de tendresse pour elle et de colère contre ses bourreaux. Et c'est parce qu'il y avait la France que les Polonais, dans leur affliction, osaient encore espérer.

A deux reprises, en 1793, puis sous le premier empire, des légions polonaises s'adjoignirent à notre armée. Ornés de costumes somptueux, veste blanche avec culotte cramoisie, ou veste bleue et culotte bleue à bande écarlate, les fantassins, les chevaux-légers, les lanciers de Pologne accomplirent des exploits qu'ont perpétués les fastes de la Grande Armée. Ces souvenirs nous sont précieux. Mais l'œuvre d'aujourd'hui a une tout autre ampleur et retentira bien autrement sur l'avenir. Ce ne sont plus quelques régiments qui, insurgés contre les usurpateurs, et chassés de leur pays, se rallient à un étendard ami, mais étranger. C'est toute une armée qui se lève à l'appel de sa patrie.

Dans toute l'Amérique, en Russie, dans les contrées même où quelques émigrants sont épars, les Polonais ont entendu la bonne nouvelle. Ils se concertent, et du monde entier, adressent à leurs premiers soldats, les témoignages de leur allégresse. Car le renouveau de la Pologne est proche. C'est bientôt qu'à Paris, les premières unités de l'armée polonaise recevront leur drapeau. Il y aura, ce jour-là, cent ans révolus depuis la mort de Kosciuszko, le héros qui fut le suprême défenseur de la liberté polonaise.

Ce qui prouve davantage combien les Polonais en sont émus, c'est le trait suivant. Dans la Pologne qu'ils dominent, les Allemands avaient essayé, eux aussi, de recruter des contingents. A grande peine, après une pression tenace, ils avaient réussi à rassembler quelques légions. Mais comme elles allaient jurer fidélité aux empires germaniques, elles ont appris que l'armée polonaise se constituait sous les auspices de la France. Et voilà que dupes, un certain temps, des paroles allemandes, elles en découvraient soudain le mensonge. Jusqu'à la délivrance du sol national et tant que l'indépendance politique ne serait point rétablie, la vraie Pologne n'était point sur ce territoire envahi. La vraie Pologne, elle était là-bas, vivante, au milieu de son armée, autour de son drapeau. Et les légions de Varsovie et de Lublin ont refusé le serment à l'Allemagne.



LANCIER POLONAIS (1812)



Le 23 mai 1917, le voilier *Marthe* quitte le port de Bordeaux à destination du Chili. C'est un bon navire de commerce, quatre mats, 2,500 tonnes, vingt hommes d'équipage, capitaine Leff et, capitaine en second, Deschamps. Sur bien des mers déjà il a subi tour à tour des bourrasques ou de longs calmes des vents. Officiers et matelots ont confiance dans leur navire, qu'ils aiment un peu comme leur maison.

Mais, aujourd'hui, on n'a plus à redouter seulement les caprices de la saison. D'autres périls guettent le voilier, car l'océan est infesté de corsaires que dissimulent les flots. Aussi n'est-il plus simplement un bateau paisible qui va dans les contrées lointaines, échanger sa cargaison. Pour la lutte contre les pirates il est armé.

Pendant des semaines la brise, qui souffle obstinément de l'ouest, s'oppose au voyage. Ce n'est que le 7 juillet que la *Marthe*, poussée par des vents faibles, sort du golfe de Gascogne. Le cap vers le sud-ouest, elle n'avance qu'avec lenteur, contrariée maintes fois par les sautes de la brise. Bientôt pourtant la terre disparaît. Et, délaissant la zone que surveillent et gardent nos escadrilles, le voilier vogue en pleine mer.

Le 2 août, comme on marche par un temps chaud et clair, à une vitesse de 4 nœuds, on discerne la fumée d'un vapeur qui, sous le vent, semble épier la *Marthe*. Le capitaine Leff s'intrigue et sans dévier de son chemin, observe à la longue-vue ce compagnon suspect. Sur les quatre heures de l'après-midi, le vapeur traverse la route du voilier, comme s'il cherchait à lui intercepter le passage et profile sur l'horizon sa coque grise et sa cheminée jaune. Le capitaine commande l'alerte. Mais sans avoir manifesté d'intention hostile, le vapeur passe et s'éloigne vers le sud. On s'inquiétait à tort, sans doute, et trop promptement. Délivré de cette crainte imaginaire, on se plait à prévoir une heureuse navigation.

Soudain, trois heures plus tard, de nouveau un point noir et une fumée tachent l'horizon. Puis, presque aussitôt, deux lueurs. Et, à quelques mètres du voilier, deux obus éclatent, projetant des gerbes d'eau grisâtre et dégageant une forte odeur de soufre. Tous les matelots ont deviné l'ennemi et, devant les ordres, ont pris leurs postes de combat. C'est, en effet, un grand sous-marin qui court sur le voilier.

La *Marthe* riposte, commençant de tirer. « Feu à sept mille mètres », a indiqué le capitaine. Mais le sous-marin s'approche rapidement et s'arrête à moins de six kilomètres. La canonnade des deux côtés est furieuse. Tandis que les pièces du

voilier sont en action, le sous-marin envoie six obus par minute. Il a rectifié son tir et encadre la *Marthe* avec une précision terrible. Le pont est percé, le gréement est arraché, les voiles pendent en lambeaux. Un matelot est tué; un novice, Blouin, a les deux jarrets emportés; plusieurs autres sont blessés. Les canonnières Fontaine et Labépine n'en continuent pas moins de servir leurs pièces. Et le capitaine Leff lui-même, atteint à la main gauche, ne cesse pas un instant de diriger le combat.

Tout à coup une épaisse fumée noire s'élève à l'avant du sous-marin. Et pendant quelques minutes il ne tire plus... Il doit être touché! Tout l'équipage de la *Marthe* éprouve l'espoir et la joie d'être victorieux. Mais ce n'était qu'une illusion. Et de nouveaux projectiles s'abattent sur le voilier.

L'obscurité tombe sur la mer, couvre les deux navires, et n'est plus déchirée que par les lueurs des canons. La lutte dure depuis près d'une heure. La *Marthe* a lancé 80 obus et le sous-marin plus de 120, dont une trentaine ont frappé leur but. Une voie d'eau s'étant produite à la ligne de flottaison, le voilier, lentement, enfonce. Et le capitaine, jugeant qu'il n'a pas le droit de vouer inutilement ses hommes à la mort, se décide à abandonner son bateau.

On apprête les baleinières de sauvetage: deux seulement sont utilisables, le bombardement ayant brisé les autres canots. Dans l'une d'elles on couche les blessés. Cependant le sous-marin tire encore, la silhouette du voilier se détachant sur la nuit. Et les canonnières de la *Marthe*, la colère au cœur, ripostent jusqu'à la dernière minute contre leur ennemi invisible. Ils pointent leurs pièces d'après les flammes de ses coups de feu.

Enfin, il faut partir. On enlève les verrous de sûreté des canons, on jette les gargousses à la mer. Le capitaine, qui est demeuré le dernier sur le pont, détruit les papiers confidentiels du navire et descend à son tour dans une baleinière. Puis, le plus silencieusement possible, on s'éloigne dans la nuit.

Dix minutes plus tard, le sous-marin cesse son tir. Les matelots « nagent » avec vigueur et il leur semble qu'ils ne sont pas poursuivis... Là-bas, la mâture de la *Marthe* apparaît encore. On distingue aussi un vapeur — celui, évidemment, de l'après-midi — qui échange des signaux avec le sous-marin. De l'arrière de sa barque, le capitaine Leff, les bras croisés, regarde cette ombre qui fut son navire. Après neuf heures, avec un grand soubressaut, elle s'engloutit. Et le capitaine, cédant aux sentiments qui l'étreignent, ne peut s'empêcher de pleurer...

Et c'est alors, dans la nuit, la fuite de ces deux barques. Le capitaine sait qu'il se trouve à plus de deux cents milles de la terre la plus proche, qui est l'archipel des Açores. Pour que les barques ne signalent pas leur

présence aux pirates qui rôdent, il défend de hisser les voiles, et l'on n'avance qu'à l'aviron. L'aube rosit le ciel et blanchit l'espace: aucun ennemi n'est plus en vue. Puis le soleil flambe, torride. Les rameurs sont accablés et les blessés, surtout le petit novice souffrant, brûlés par la chaleur et la fièvre. Ils se lamentent et supplient qu'on leur donne à boire, mais la provision d'eau douce est déjà presque épuisée...

Le lendemain seulement, sur les trois heures après midi, une fumée, enfin, se montre: On se hâte vers elle. Pourvu que ce soit un navire ami!... En effet, il arbore le pavillon anglais, et recueille les survivants de la *Marthe*.

Telle est l'histoire d'un voilier français. Et les incidents qu'elle relate n'ont, malgré notre défense de plus en plus efficace, rien d'exceptionnel. C'est à ce risque-là que tous les jours, sur tous les océans, nos navires marchands sont exposés. On lit, dans les communiqués de la marine, des chiffres: un certain nombre de voiliers attaqués, et un certain nombre coulés. Ce que ces chiffres évoquent, ce sont des histoires comme celles de la *Marthe*: Des combats plus ou moins heureux, mais où les marins français, dignes de nos soldats, témoignent toujours d'un admirable courage. Les matelots de nos bateaux marchands jouent, eux aussi, un rôle essentiel dans la guerre. Ils assurent de ravitailler notre pays, malgré la menace des corsaires. Ils permettent à nos armées de tenir.

Il serait aisé de multiplier les exemples analogues. Ajoutons seulement celui-ci, pour conclure sur une note galement héroïque: le 22 août dernier, un petit voilier de 400 tonnes, le *Saint-Bernard*, parti de Bayonne, voguait vers l'Angleterre, lorsqu'il fut attaqué par un sous-marin, distant d'environ 4,000 mètres. Il avait à bord un canon. Le capitaine, la pipe entre les dents, se plaça lui-même à la pièce et ordonna à l'homme de barre de mettre le cap sur le sous-marin. Tandis que les obus tapaient tout autour de lui, le *Saint-Bernard* filait droit sur l'ennemi. Le capitaine attendit d'être à moins d'une demi-lieue pour commencer son tir. Il envoya, coup sur coup, quinze projectiles. Et le sous-marin, cessant le feu, s'enfuit. Le petit voilier lui donna la chasse, le poursuivant de ses obus jusqu'à 6,000 mètres. Et il parut à tous les matelots que le pirate ne s'échappait pas indemne.

La race de nos gens de mer ne démérite point de son passé. Autres temps, autres destins... Mais voilà un capitaine au long cours que, certes, Jean-Bart ne renierait pas.



L'AVIATEUR

par JULES VERNE

Dans cette guerre, l'aviation joue un rôle de plus en plus important. Arme auxiliaire au début, auxiliaire de l'infanterie et de l'artillerie, elle tend à conquérir son indépendance — à voler de ses propres ailes.

Qui sait le rôle que jouera l'armée de l'aviation, s'élançant en escadres et non plus en escadrilles, à l'assaut des bases lointaines de l'ennemi?

Longtemps avant la guerre, longtemps même avant sa naissance, l'aviation était, si j'ose dire, dans l'air...

L'aviateur était prévu, annoncé, promis par les rêveries des poètes et les recherches des savants. Ne remontons pas à Icare... Jules Verne fut prophète pour l'aviation, comme pour la navigation sous-marine, comme pour toutes nos découvertes, tous nos progrès. Dans son livre *Robur-le-Conquérant*, le romancier visionnaire, imaginait, il y a trente-cinq ans, un « plus lourd que l'air » dont il est curieux de placer la description sous les yeux de ceux qui, aujourd'hui, voient voler au-dessus des lignes, monoplans et biplans.

La description exacte peut se scinder en trois parties essentielles: la plate-forme, les engins de suspension et de propulsion, la machinerie.

C'est un bâti, long de trente mètres, large de quatre, véritable pont de navire avec proue en forme d'éperon. Au-dessous, s'arrondit une coque, solidement membrée, qui renferme les appareils destinés à produire la puissance mécanique, la soute aux munitions, les appareils, les outils, le magasin général pour approvisionnements de toutes sortes, y compris les caisses à eau du bord. Autour du bâti, quelques légers montants, reliés par un treillis de fer, supportent une rambarde qui sert de main courante. A sa surface, s'élèvent trois roufles, dont les compartiments sont affectés, les uns au logement du personnel, les autres à la machinerie. Dans le roufle central fonctionne la machine qui actionne tous les engins de suspension; dans celui de l'avant, la machine du propulseur de l'avant; dans celui de l'arrière, la machinerie du propulseur de l'arrière, — ces trois machines ayant chacune leur mise en train spéciale. Du côté de la proue, dans le premier roufle se trouve l'office, la cuisine et le poste de l'équipage. Du côté de la poupe, dans le dernier roufle, sont disposées plusieurs cabines, entre autres celle de l'ingénieur, une salle à manger, puis au-dessus, une cage vitrée dans laquelle se tient le timonier qui dirige l'appareil au moyen d'un puissant gouvernail.

PLATE-FORME

Au-dessus de la plate-forme, trente-sept axes se dressent verticalement, dont quinze en abord, de chaque côté, et sept plus élevés au milieu. On dirait un navire à trente-sept mâts. Seulement ces

ENGINS DE SUSPENSION ET DE PROPULSION

mâts, au lieu de voiles, portent chacun deux hélices horizontales, d'un pas et d'un diamètre assez courts, mais auxquelles on peut imprimer une rotation prodigieuse. Chacun de ces axes a son mouvement indépendant du mouvement des autres, et, en outre, de deux en deux, chaque axe tourne en sens inverse, disposition nécessaire pour que l'appareil ne soit pas pris d'un mouvement de giration.

De la sorte, les hélices, tout en continuant à s'élever sur la colonne d'air verticale, se font équilibre contre la résistance horizontale. Conséquemment, l'appareil est muni de soixante-quatorze hélices suspensives, dont les trois branches sont maintenues extérieurement par un cercle métallique, qui, faisant fonction de volant, économise la force motrice. A l'avant et à l'arrière, montés sur axes horizontaux, deux hélices propulsives, à quatre branches, d'un pas inverse très allongé, tournent en sens différent et communiquent le mouvement de propulsion. Ces hélices, d'un diamètre plus grand que celui des hélices de suspension, peuvent également tourner avec une excessive vitesse.

Ce n'est ni à la vapeur d'eau ou autres liquides, ni à l'air comprimé ou autres gaz élastiques, ni aux mélanges explosifs susceptibles de produire une action

MACHINERIE

mécanique, que Robur a demandé la puissance nécessaire à soutenir et à mouvoir son appareil. C'est à l'électricité, à cet agent qui sera, un jour, l'âme du monde industriel. D'ailleurs, nulle machine électro-motrice pour le produire. Rien que des piles et des accumulateurs.

En somme, résultat non contestable; des piles d'un rendement extraordinaire, des acides d'une résistance presque absolue à l'évaporation ou à la congélation; enfin, des courants dont les ampères se chiffrent en nombre inconnus jusqu'alors. De là, une puissance en chevaux électriques pour ainsi dire infinie.

Cependant, Robur s'était approché des deux collègues. Ceux-ci affectaient absolument de ne marquer aucune surprise

de ce qu'ils voyaient, de ce qu'ils expérimentaient malgré eux. Evidemment, sous le crâne de ces deux têtes anglo-saxonnes, s'incrustait un entêtement qui serait dur à déraciner.

De son côté, Robur ne voulut pas même avoir l'air de s'en apercevoir, et, comme s'il eût continué une conversation, qui, pourtant, était interrompue depuis plus de deux heures:

— Messieurs, dit-il, vous vous demandez, sans doute, si cet appareil, merveilleusement approprié pour la locomotion aérienne, est susceptible de recevoir une plus grande vitesse? Il ne serait pas digne de conquérir l'espace s'il était incapable de le dévorer. J'ai voulu que l'air fût, pour moi, un point d'appui solide, et il l'est. J'ai compris que, pour lutter contre le vent, il n'y avait tout simplement qu'à être plus fort que lui, et je suis plus fort. Nul besoin de voiles pour m'entraîner, ni de rames ni de roues pour me pousser, ni de rails pour me faire un chemin plus rapide. De l'air, et c'est tout. De l'air qui m'entoure ainsi que l'eau entoure le bateau sous-marin, et dans lequel mes propulseurs se vissent comme les hélices d'un steamer. Voilà comment j'ai résolu le problème de l'aviation. Voilà ce que ne fera jamais le ballon ni tout autre appareil plus léger que l'air.

Mutisme absolu des deux collègues, — ce qui ne déconcerta pas un instant l'ingénieur. Il se contenta de sourire à demi et reprit sous forme interrogative:

— Peut-être vous demandez-vous encore si, à ce pouvoir qu'il a de se déplacer horizontalement, l'*Albatros* joint une égale puissance de déplacement vertical; en un mot, si, même quand il s'agit de visiter les hautes zones de l'atmosphère, il peut lutter avec un aérostat?

Robur fit un signe. Les hélices propulsives s'arrêtèrent aussitôt. Puis, après avoir couru sur son erre pendant un mille encore, l'*Albatros* demeura immobile.

Sur un second geste de Robur, les hélices suspensives se mirent alors avec une rapidité telle qu'on aurait pu la comparer à celle des sirènes dans les expériences d'acoustique. Leur *frir* monta de près d'une octave dans l'échelle des sons, en diminuant d'intensité toutefois, à cause de la raréfaction de l'air, et l'appareil s'enleva verticalement comme une alouette qui jette son cri aigu à travers l'espace.

— Mon maître!... Mon maître!... répétait Frycollin. Pourvu que ça ne casse pas!

JULES VERNE.

CONCOURS
DU PENSEUR

PENSÉES ET MAXIMES DU FRONT

La responsabilité, c'est le cauchemar des gens sans énergie.
ABEL FILLY.

L'espoir est un arbre qui fleurit toujours et qui ne porte presque jamais de fruits.
TORON.

Une belle femme, une belle fleur, une belle France, cela tente et risque de se faire prendre.
ALBERT LAMBERT.

Les pensées qui semblent les plus « profondes » sont souvent les plus « creuses ».
R. NERVAL.

Saura-t-on jamais combien dans cette guerre se sont fait tuer pour un rayon de soleil?... Pou-
vant sommeiller tranquilles au fond de leur noir
gourbi, ils ont été fauchés par un éclat de tor-
pille parce qu'ils voulaient voir un peu plus long-
temps la lumière.
GUILLERÉ.

Jourir d'emblée de la puissance et de la fortune
matérielle, de la grandeur et de la beauté mo-
rale, c'est bien. Les conquérir en luttant, c'est
mauvais.

Ne plaignons pas ceux qui partent de très bas,
même s'ils ne peuvent aller très haut. L'essentiel
dans la vie, c'est d'avoir la sensation de monter.

Dans les âmes d'élite, l'amour doit aller jus-
qu'au sacrifice de l'amour même.

Certaines personnes ne sont pas fâchées de
voir leurs prévisions pessimistes se réaliser,
même si elles doivent en supporter les consé-
quences.

C'est un grand préjugé que de s'imaginer n'en
avoir aucun.

N'approchez pas des barrières, et vous vous
croirez libres.
SERGENT BAUDIN.

Saluer l'obus, c'est s'incliner devant la mort qui
passe.
LA POULE.

Le mépris de l'argent est la plus sûre richesse.
LITTLE BOLT.

D'aucun prétendent que penser est bien, mais
qu'agir est mieux. Comment soutenir qu'on
puisse « agir » sans avoir auparavant pensé?
LIEUTENANT G. S.

L'éternelle Justice a une bien belle robe, il ne
faut pas en compter les plis.

Le moral de la guerre, c'est le baromètre du
temps.

Pourquoi faut-il vaincre aujourd'hui? Pour ne
pas connaître la défaite demain.
JOSEPH DAROT.

Si tu n'as pas d'esprit, tais-toi, tu auras l'air
d'en avoir.
MARC VIAUD.

On est parfois plus heureux d'un bonheur con-
voité qui vous arrive en retard que d'un événe-
ment heureux que l'on n'attendait pas.

Il y a des douleurs auxquelles on tient plus
qu'au bonheur.

Le soldat est un fruit à l'écorce rude. Ouvrez-le,
vous y trouverez un cœur des plus tendres.
LIEUTENANT MAURICE M.

Quand on dit qu'on se moque de tout, c'est, le
plus souvent, parce qu'il y a quelqu'un ou quel-
que chose dont on n'a pas su se moquer.

Les illusions qu'on retrouve ne sont jamais
celles qu'on a perdues.
LE BOY DE SA GIRL.

L'esprit de l'escalier : c'est plus vexant que de
rater un train.
SERGENT P. L.

Les marraines sont les infirmières des cœurs.
JACQUES DARNEY.

Quelle ne doit pas être la déception du cher-
cheur d'or en apprenant que les efforts qu'il avait
multipliés en vain pendant de longs mois et qu'il
a interrompus par lassitude, ont permis à un
successeur heureux de mettre au jour, à quelques
centimètres plus loin, le filon rêvé.

Quels ne seraient pas, de même, nos regrets,
nos remords, si nous venions à apprendre, au
lendemain d'une paix hâtive, que nos ennemis
étaient à la veille de succomber faute de moyens
nécessaires à la continuation de la guerre.
CAPITAINE J. C.

Si l'on a eu tort de promettre, l'on aurait vrai-
semblablement un plus grand tort en exécutant
sa promesse.
CH. BARBYER.

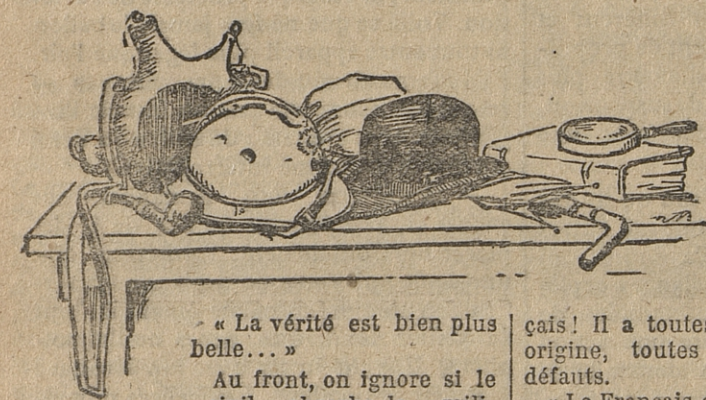
Le soldat critique presque toujours ses chefs
mais dans le fond il les approuve.
LARINIER.

Quand tu parles de la femme, pense à ta mère, à
ta sœur, à ta fiancée, cela t'évitera de dire bien
des sottises.
P. GALLAND.

La modestie poussée à l'extrême limite confine
à la poltronnerie.

Le courage est souvent fonction de la respon-
sabilité.

Une bonne pensée de quatre ou cinq mots peut
nous donner à réfléchir pendant quatre ou cinq
mois.
PATTE-D'OIE.



« La vérité est bien plus
belle... »

Au front, on ignore si le
« civil » absorbe le « mili-
taire » ou inversement.

Il y a eu alliage au feu magnifique de la
mobilisation. Un être inconnu, un seul être,
émerge de la flamme : le Poilu.

Ni bleus ! Ni anciens ! Une vie, un monde
nouveaux ! Rien que des poilus !

Ce terme vous choque ? Attendez qu'il
soit entré dans la légende :

« Un Poilu est un guerrier français, amal-
game de militaire et de civil, qui prend les
tâches héroïques dans le sens du poil. »

Le poilu est un guerrier, puisque le sens
de ce nom n'était, en temps de paix, que le
germe du sens adopté depuis l'entrée en
campagne.

Nul n'est poilu, aujourd'hui, s'il n'a pas
vécu sur un champ de bataille.

Un guerrier français. — Oh ! oui, fran-
çais !

Il a toutes les qualités dues à cette
origine, toutes les qualités et tous les
défauts.

« Le Français doit être pris seul », a-t-on
dit. Je ne connais pas de jugement plus
exact.

Aussi bien, les poilus, une fois réunis,
souffrent non seulement de l'esprit des
foules, mais d'un esprit enfantin.

Ne poussons pas l'injustice ou la vanité
jusqu'à croire que la guerre nous ait déjà
vieillis. Tout au plus — et au contraire —
pourrions-nous avoir le caractère aigri
d'enfants gâtés.

Que les poilus soient gâtés par l'arrière
c'est un fait, que l'on est loin, d'ailleurs, de
regretter.

Il ne sera pas nié davantage que les poi-
lus soient gâtés par la discipline. On pré-
voyait qu'en temps de guerre elle serait de
fer. Elle se montre, au contraire, fort douce.

Enfin, tu me dis, toi qui lis par-dessus

mon épaule, que la guerre t'a aigri, et ta
femme, lors de ma dernière permission, m'a
demandé : « A-t-il toujours aussi mauvais
caractère qu'autrefois ? » Il n'importe ! Ad-
mettons que ton épouse soit dépourvue de
patience. Elle est, en effet, certainement
moins longanime que la guerre que l'on
peut charger impunément de tous les péchés
d'Israël.

Je me lève de mauvaise humeur. A qui
la faute ? A la guerre, parbleu ! Pas à moi,
jamais à moi !

Je sais de braves poilus qui se plaignent
d'avoir « le vent dans la figure », qu'ils sui-
vent une route dans un sens, ou dans le
sens opposé. Ne cherchez pas, lorsqu'ils se
trompent, à leur prouver leur erreur. Si,
plutôt !... leur conclusion ne tardera pas :

un juron à l'adresse de la
guerre. Il me souvient même
d'avoir entendu cette phrase
de dépit prononcée, cela ne
se demande pas, par un com-
battant de l'une de nos plus
jeunes classes : « Je n'ai
jamais fait une guerre
comme celle-ci !... » On
devient ainsi un tyran. Mais
les enfants gâtés ne sont-
ils pas les pires tyrans ?

Un jour, les poilus s'écrie-
ront, en parlant d'une cor-
vée : « Ça ne nous rajeunit
pas ! » Le soir même, ils



Lorsque vous êtes en permission, si l'un de vos
voisins trouve que vous avez bonne figure, dites-
vous bien que c'est un optimiste ; si un deuxième
voisin vous trouve amaigri, c'est très probable-
ment un pessimiste.
ETTYL RALEM.

Tous les gens qui ferment les yeux ne sont pas
des aveugles.

Une grande instruction sans éducation est une
belle fleur sans parfum.

Les jolies pensées sont comme les maux de tête,
on les attrappe sans savoir comment.

Ce qu'il y a de bon au théâtre de la guerre c'est
que nous ne sommes pas gênés par les chapeaux
des dames.
J. BERLAND.

Un acte de bravoure n'est pas toujours raisonné ;
une lâcheté est toujours calculée.
TOTO.

Un poète a dit :
« Les blessures sont des lucarnes
« Où la gloire vient prendre l'air. »

Comme on voit que l'auteur n'a jamais senti
passer le frisson de la mort en entendant siffler à
ses oreilles la balle ou l'éclat d'obus. Il faut n'avoir
jamais été blessé pour faire si peu de cas des bles-
sures.
DOCTOR OPTIMUS.

Le mariage ? Un noble effort quotidien du cœur
pour réaliser cette absurdité mathématique :
deux et deux font un.
R. V.

Le je-m'en-fichisme est la philosophie des
« simples ».

Le danger n'est qu'une question d'habitude.
Ainsi, un 88 dans un secteur calme, cause plus de
terreur que dix 150 dans un secteur d'attaque.
E. GENSEL.

La chanson d'amour est toujours la même depuis
Adam et Eve ; il n'y a que l'air qui change.
D. R.

Si tu n'as besoin de rien, chacun t'offre quelque
chose.
ANDRÉ GEX.

Vouloir être brave, loyal et désintéressé sans
qu'il nous en coûte un effort, c'est imiter ce
paysan qui, pour passer la rivière, attendait que
l'eau cessât de couler.
A.-J. JOUQUEY.

Noircir son prochain n'est pas se blanchir soi-
même.
LOUIS ROTÉ.

L'amour est une rose. A le cueillir nos cœurs
saignent toujours.
JOS. RUZ.

Puisque l'amour est enfant de Bohême, qu'est-
ce qu'on attend pour l'envoyer dans un camp de
concentration.
DENEUE.

L'amitié, comme la vie, n'est qu'une longue
patience : celle de souffrir, sans se plaindre,
l'égoïsme des autres.
RENÉ B.

Les lettres qui arrivent aux tranchées sont les
vaillantes petites infirmières du cœur.

Les enfants ne doivent pas causer à table... Les
grandes personnes y perdent une bonne occasion
de s'instruire.

Le Poilu a ses faiblesses ; il accepte plus faci-
lement un éclat d'obus dans une fesse qu'une
piqûre de vaccin sous l'omoplate.
THÉO BOUCHET.

Dans la tranchée : je pense, donc je suis ; au
repos : je dépense, donc je suis.

Le PENSEUR DE RODEZ.

Dire ses joies à un ami, c'est les goûter deux
fois.
VAUCHELLE.

Mettre à propos une robe d'intérieur ou un
costume de ville est un art pour une femme qui
veut garder l'amour de son mari.

C'est sous un mariage intense que l'on
« pense » le plus sans rien dire, mais c'est dans
un calme parfait que l'on parle le plus sans
« penser ».
LIEUTENANT DESMOULIN.



exhaleront leur pen-
sée dans la vieille
exclamation du
temps de paix :

« Comme on rede-
vient gosse au régi-
ment !... » Et n'allez
pas les prendre au
mot ! La pire offense
que l'on puisse leur
infliger est de les
considérer comme
des moutards. Mais
l'orgueil des mou-
tards n'est-il pas aussi de vouloir être
regardés comme de grands garçons.

Ce qui prouvera définitivement la
« jeunesse » des poilus et, par conséquent,
leur essence purement française, est une
observation attentive de leurs réflexions, de
leurs attitudes, lorsqu'ils se savent vu sou-
entendus de camarades et surtout d'un public
civil. Inutile même de pousser la cruauté
jusqu'à les étudier lorsqu'ils sont en pré-
sence d'un cercle féminin.

Il n'est pas une qualité, pas un défaut de
l'enfant, qui ne se retrouve chez le poilu.
Des combattants français examinent une
tranchée allemande : « Oh ! comme c'est
bien organisé !... Ce n'est pas nous qui
aurions des sapes pareilles. Ils sont mieux
commandés que nous !... » Le lendemain,
corvée pour creuser des sapes : « Des sa-
pes ?... pourquoi faire ?... »

On ordonne à des poilus d'aménager leur
secteur : « A quoi bon ?... Nous devons par-
tir !... ». Par contre, les mêmes soldats
arrivent dans un nouveau secteur : « Ils se
moquent de nous, ceux-là !... Ils n'ont rien
fichu !... »

L'arrière est gai : « On voit bien qu'il ne
souffre pas ! Il pourra tenir !... »

L'arrière est triste : « On voit bien qu'il ne
connaît pas son bonheur !... »

Les poilus sont prévenus d'avoir à re-
tarder leurs montres d'une heure. « Moi,
retarder ma montre !... Ils ne savent pas
ce que c'est qu'une montre !... Une montre,
ça ne se retarde jamais... J'avancerai la
mienne de onze heures !... »

Il n'est pas un poilu qui n'ait déclaré :
« Celui qui se plaint le plus de la cuisine au
régiment est celui qui est le plus mal nourri
chez lui. » Il n'est pas un poilu qui ne re-
vendique, comme l'honneur le plus certain,
celui d'avoir réclamé plus fort que ses ca-
marades au sujet de l'ordinaire.

Les poilus raffolaient des harengs. On
leur en distribuait. Quel tolle, mes amis ! On
demande à ces hommes leur plaque d'iden-
tité, ordre étant donné d'en faire frapper
une seconde. « Pourquoi une seconde
plaque ?... Encore des paperasses pour
rien ! » On leur explique l'utilité de cette
seconde plaque : « Ha ! il a fallu un an de
guerre pour s'en apercevoir ? »

La pensée des champs est la plus libre de
toutes les pensées.
Le bonheur que l'on croit avoir perdu n'est
souvent qu'un malheur évité.
REY.

Jamais on est plus prêt à partir en permission
que lorsqu'on en revient.
BRIGADIER WIART.

L'absence est le creuset où se fond l'amitié.
MAURICE COLÈRE.

La vie est une lutte perpétuelle ; la guerre n'est
qu'une des formes les plus héroïques de cette
lutte.
PAUL CHERVIERE.



LES TUYAUX

— Je tiens d'une source sûre : la guerre durera
gît-être encore dix ans, mais maintenant, pour
durer aussi longtemps qu'elle a duré, c'est pas
possible !

Le poilu est un amalgame de civil et de
militaire. Nous savons en quelle circon-
stance cet amalgame fut élaboré. L'expé-
rience a démontré qu'il était solide.

Entr'ouvrez la vareuse des poilus. Pres-
que toujours vous apercevrez alors un gilet
civil, gilet non réglementaire, gilet pour-
chassé à grand-peine par les décisions du
régiment en temps de paix, gilet peu
chaud, voire condamné par tous les hygié-
nistes, mais... gilet civil.

Cette vareuse, ce gilet civil constituent,
à eux seuls, un symbole.

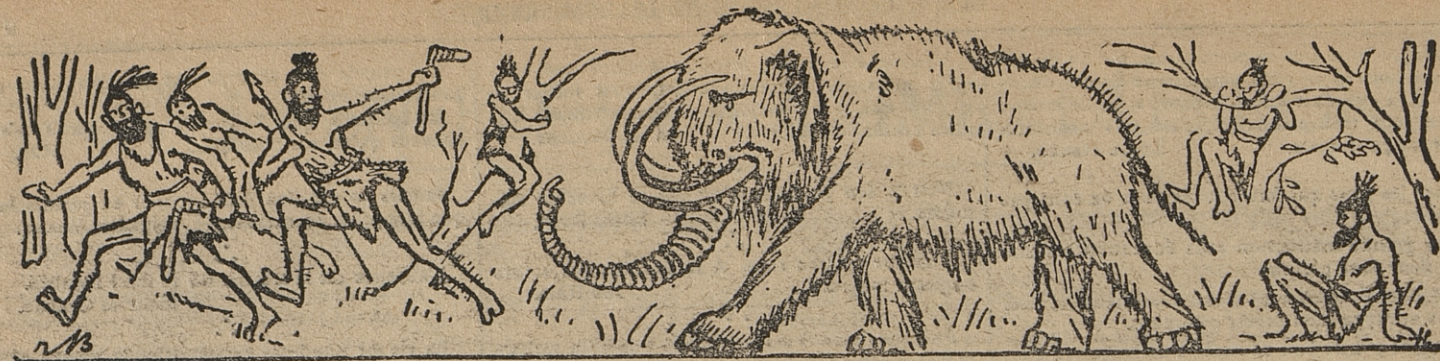
Remarquez d'abord que cet uniforme n'est
plus celui du temps de paix, la tenue du
quartier et des galas, laquelle était écla-
tante et variait avec les armes.

La vareuse de guerre est non moins glo-
rieuses. Elle ne rappelle aucune caserne,
aucun règlement d'autrefois, aucune parade.
Elle est commune à toutes les armes.
Une seule veste, un seul
poilu.

En temps de paix, le ré-
serviste, le territorial, diffé-
raient presque toujours un
peu, par leur vêtement mi-
litaire, du soldat de l'ac-
tive.

(A suivre.)

ANDRÉ LAPHIN,
Secrétaire de l'Horizon.



Le "Tank" d'autrefois

LE MAMMOUTH DE BAPAUME

Le Mammouth de Bapaume est un peu à nous. Non pas que nous l'ayons découvert, ni même vu. Mais nous avons tant dit à nos amis du front : Étudiez les débris d'ossements, les coquillages, les fossiles que vous trouvez dans les tranchées, cherchez à vos pieds et ramassez tout ce qui peut être utile à la science, nous l'avons tant dit et répété qu'il nous semble que nous ne sommes pas absolument pour rien dans la découverte de cette grosse bête préhistorique.

C'est aussi l'opinion de nos amis du front. Plusieurs de ceux qui étaient entrés en relation avec nous pour nous envoyer des observations scientifiques, nous écrivent sans attendre davantage. « Ce sont des chercheurs comme nous qui ont trouvé « notre Mammouth ». Parlez-nous un peu de cette grosse mascotte quaternaire. »

Le *Bulletin des Armées* m'a chargé d'aller voir M. le professeur Boule, et d'obtenir de lui tous les renseignements possibles sur le Mammouth.

C'est un plaisir. Car, pour voir le professeur, il faut traverser tout le Jardin des Plantes, qui, en cette saison, est dans son plein épanouissement.

Puis, arrivé aux galeries neuves, en face de la gare d'Orléans, on entre dans la section de paléontologie.

Là, sous un hall immense, s'alignent les squelettes monstrueux d'animaux préhistoriques, 420 de la nature.

Dans ce milieu terrifiant, le professeur Boule offre le type parfait du savant français. Souriant et sans morgue, il accueille l'ignorant que je suis avec une telle simplicité que la science, me paraît facile ; ce n'est

qu'en le quittant que je m'aperçois qu'il m'a instruit.

— C'est pour nous, me dit le professeur Boule, un devoir bien doux de contribuer à distraire les poilus. Mais la science les intéresse-t-elle ?

— Plus que tout, dis-je. Ce sont les problèmes scientifiques qui valent toujours le plus grand nombre de réponses au *Bulletin*. Toutes les distractions intellectuelles passionnent nos amis du front.

— A vrai dire, reprend l'aimable sévant, je ne l'ai pas vu, « votre » mammouth ; mais j'ai reçu à ce sujet, d'un de nos correspondants, M. Commont, qui a été sur place, un rapport dont voici les conclusions :

On ne peut affirmer s'il y a là un squelette complet de mammoth.

Mais il est certain qu'on y trouve des restes de cet animal, ainsi que des ossements d'autres fossiles, un rhinocéros gigantesque, entre autres.

On y trouve aussi des débris de charbon et des instruments en pierre très grossièrement façonnés.

Nous sommes donc en droit de supposer que l'endroit qui a été mis à jour est une station de l'époque quaternaire.

Je crains que ces renseignements que me donne le professeur Boule ne paraissent incomplets aux poilus qui veulent toujours tout savoir.

— Ce qui serait intéressant, cher maître, serait de dire aux poilus qui combattent dans cette région, comment vivaient nos ancêtres qui ont conquis ce sol sur la nature et l'ont défendu contre les monstres préhistoriques.

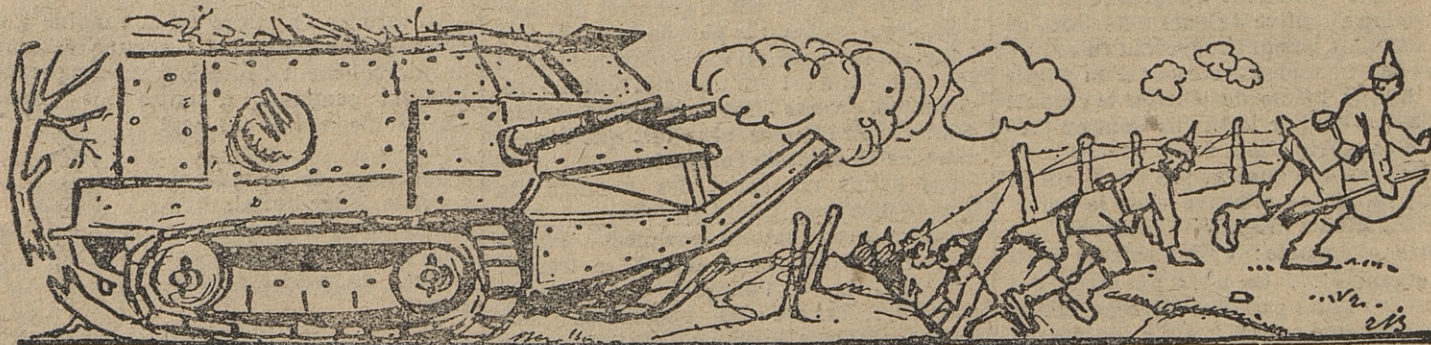
— Le mammouth vivait, il y a de trente à cent mille ans. A cette époque un manteau de glace recouvrait entièrement l'Allemagne, le Danemark et une grande partie

des îles britanniques. D'autres immenses glaciers couvraient toutes les hauteurs et s'étendaient fort loin. C'est ainsi que les glaces des Alpes allaient jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui Lyon. L'homme de cette période glaciaire, qui est le plus ancien que nous connaissions, vivait dans les grottes et cavernes, là, où il y en avait, comme dans les Pyrénées et l'Auvergne. Dans les vallées du Nord de la France, il était contraint de vivre en plein air. Il avait à lutter contre des animaux terribles, le Mammouth, énorme éléphant couvert de poils, un Rhinocéros gigantesque, également poilu ; il avait à se défendre contre des fauves, dont les proportions étaient beaucoup plus grandes que ceux d'aujourd'hui, tels que le lion, l'ours et le loup des cavernes. Comme armes, nos aïeux ne connaissaient que la pierre taillée ; avec des morceaux de silex ils se faisaient des haches ou des poignards grossiers avec lesquels ils se battaient contre les monstres.

Ils se réunissaient auprès des foyers primitifs où ils pouvaient allumer un peu de feu. C'est là, dans une couche de terre noire, que nous pouvons retrouver parfois leurs débris. C'est une émouvante découverte que celle des ossements de nos ancêtres, mêlés aux squelettes des animaux dont ils se sont nourris. Auprès d'eux, on trouve encore parfois des débris d'armes de silex les restes de leur cuisine primitive. Ces stations quaternaires ne sauraient manquer de toucher le cœur des poilus qui retournent aujourd'hui à la vie des cavernes pour défendre l'héritage des ancêtres.

Avant de quitter le professeur Boule, je l'ai chaudement remercié au nom de tous nos camarades.

PAUL BIRAULT.



Le "Mammouth" d'aujourd'hui



DANS LES LIGNES FRANÇAISES

— C'est dégoûtant ! nous sommes dévorés par les rats !



DANS LES LIGNES ALLEMANDES

— C'est dégoûtant ! nous sommes dévorés par les soldats !

LES CONSEILS DU PÈRE PINARD

En politique, sois ce que tu voudras ; pour les tonneaux, sois conservateur.

JACQUES SIRVENTON.



Il y a beaucoup de grands blessés parmi les tonneaux du front.

LES DIX COMMANDEMENTS DU TONNELIER

Poilu ! des tonneaux tu prendras
Bien soin, continuellement.
Des chocs tu les protégeras,
Afin qu'ils vivent longtemps.
Toujours tu les déchargeras
Avec égards, et doucement.
Point de trous tu ne perceras
En trop, ou inutilement.
Aux cercles parfois tu mettras
De petits clous adroitement.
A l'ombre tu les garderas
Ou gare à l'écartèlement.
En chantier les conserveras
Tout juste ce qu'il faut de temps.
Ensuite tu les conduiras
A quelque gare prestement.
Suis ces conseils et tu verras
Qu'en te conduisant sagement,
Du pinard toujours tu auras
Excellent et abondamment.
Et en janvier tu recevras
Un quart en plus, certainement.

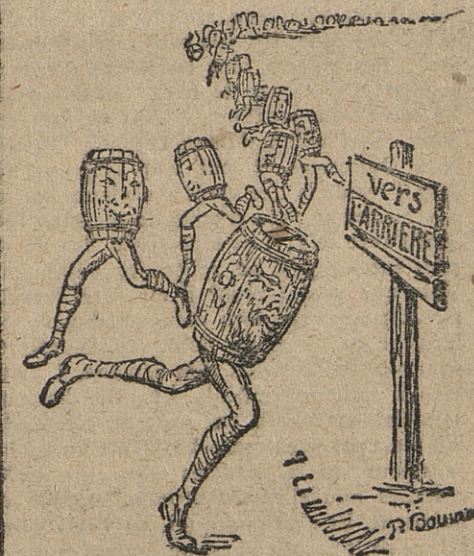
GEORGES FUSTIN.

Soignez les tonneaux ; ils contiennent la bonne humeur, et la bonne humeur, c'est la victoire.

SI VIS VINUM,

PARA TONOS !

PIERRE FOURNIER, Caporal.



Pour un tonneau, l'idéal n'est pas de mériter des brisques de présence au front.

[illegible]



— Ne les cueille pas, tu abîmerais le village.

D'après le RIGOLBOCHE, journal du front.